

## **Les tueurs sont aussi des menteurs<sup>1</sup>**

*CLT, Numéro 58, septembre 1996*

Pavel Anatoliévitch Soudoplatov, ancien chef des services d'action du NKVD, organisateur entre autres, on le savait, de l'assassinat de Trotsky, a parlé pendant des mois avec son fils Anatoli et un couple de Nord-Américains spécialistes de l'espionnage ou plutôt de l'exploitation littéraire de l'espionnage. Et cela donne un livre devenu très vite un bestseller, traduit dans toutes les langues, présenté comme les mémoires d'un important acteur de la politique en ce siècle, la restitution d'une partie de cette histoire qui nous a été volée par des hommes comme lui, les assassins de l'ombre.

En toute honnêteté, nous pensons qu'il n'est possible d'y toucher qu'avec des pincettes. Bien sûr, l'ancien tueur, aujourd'hui un vieillard, qui a fait plusieurs années de prison sous Khrouchtchev, est intéressé par le paquet de dollars que peut lui valoir cet ouvrage et une réhabilitation aux yeux de ses complices. Mais tout cela ne fait pas une recherche de la vérité.

Le choix qu'il a fait de dialoguer avec des personnes complètement incompetentes pour une grande partie du champ que couvrent ses souvenirs n'est pas fait non plus pour inspirer confiance. Gageons seulement qu'il ne dit la vérité que quand il n'a vraiment aucune raison de mentir.

La seule existence de ce livre est pourtant en elle-même une gifle aux staliniens qui se permettaient d'écrire en 1940 que Trotsky voyait des tueurs jusque dans la soupe qu'on lui servait : fine plaisanterie destinée à cacher les ultimes préparatifs d'assassins de l'ombre couverts par une presse aux ordres.

Les crimes que cet homme narre avec complaisance étaient de vrais crimes que des milliers de journalistes s'employèrent à nier et que des millions de communistes refusèrent de reconnaître pour ce qu'ils étaient.

Nous ne parlerons pas ici des réseaux d'espionnage pendant la guerre, de l'activité des partisans et des réseaux d'après-guerre, car nous n'avons pas une compétence de spécialiste de ces questions. Nous examinerons en revanche avec attention ce qu'il raconte des crimes politiques commis par ses services ou par d'autres dans les années vingt et trente.

### **Les « révélations »**

L'un des premiers meurtres politiques qu'il organisa et mena à bien personnellement lui avait été directement ordonné par Staline. Il en tire une grande fierté patriotique. C'est lui en effet qui a assassiné aux Pays-Bas le nationaliste ukrainien Konovalts en lui offrant la boîte de chocolat-bombe qui allait le tuer en explosant. Aucun bandit de droit commun n'a jamais écrit ses sentiments lors de l'explosion qui tuait. Lui, si.

Sur un certain nombre d'opérations réalisées contre des adversaires politiques de Staline, il apporte des éléments dont il est déjà bien difficile d'envisager de les accepter sur sa seule parole. Ni lui, de toute évidence, ni même les « spécialistes » qui l'aident à accoucher de ses mémoires, n'ont les connaissances qu'ont sur ces questions une bonne douzaine de chercheurs occidentaux.

---

<sup>1</sup> Pavel Soudoplatov - Anatoli Soudoplatov avec Jerrold et Leona Schecter, *Missions spéciales, mémoires du maître-espion soviétique* Pavel Soudoplatov, préface de Robert Conquest.

Et il est clair que ses cornacs, les Schecter, n'ont même pas eu l'idée de mettre leur nez dans les archives de Trotsky, ce qui leur eût permis de poser des questions intelligentes. Ce n'était de toute évidence pas leur job.

### **L'affaire Reiss**

La façon dont il traite de l'assassinat de Nathan Poretski, agent secret soviétique rallié à Trotsky au lendemain des procès de Moscou, connu après sa mort sous le nom d'Ignace Reiss, est révélatrice. Non seulement il ne mentionne pas les précieuses copies des documents de l'enquête en France contenues dans les archives de Trotsky, ni les mémoires d'Elsa Poretski, la veuve de Reiss, mais il ignore le travail d'enquête réalisé par Peter Huber et Daniel Kunzi, qui ont utilisé les archives de la Préfecture française et celles de la Justice suisse.

Sur les faits concrets, Soudoplatov assure que la lettre de rupture adressée par Reiss à Staline fut publiée avant son assassinat, ce qui est un mensonge grossier, car Reiss l'envoya effectivement mais sans la communiquer à personne. C'est une énormité que d'assurer qu'il n'avait pas le moindre lien avec Trotsky ou les groupes trotskystes, comme le démontrent justement sa lettre de rupture et le témoignage de sa femme, Elsa, et du Hollandais Sneevliet.

L'affirmation selon laquelle le mari de la poétesse Tsvitaieva, Sergéï Efron, n'était pas mêlé à l'affaire est démentie par toute l'enquête de 1937. Le chef des tueurs, en bon stalinien, affirme que Reiss avait volé, menait grande vie et voulait « *passer à l'Ouest* », une sottise doublée d'un anachronisme. Il n'y a rien sur la découverte par Huber et Kunzi du responsable parisien de l'équipe d'Efron, Michel Strange.

Le crime fut selon lui commis par deux agents bulgares, Afanassiev et Pravdine, qui auraient profité de ce que Reiss avait trop bu. Une affirmation invraisemblable que dément tout ce qu'on sait du comportement de Reiss. Un homme expérimenté comme lui, traqué, ne festoie pas avec des gens connus et inconnus : les éléments essentiels manquent.

Soudoplatov innocente ici au passage Gertrud Schildbach qui attira Reiss dans le guet-apens à Chamblandes et les deux bandes envoyées en réserve en Suisse, ceux qui ont « *logé* » et repéré Reiss et ceux qui, avec Vadim Kondratiev, l'attendaient sur la route de sa rencontre avec le fils de Trotsky.

### **L'affaire Klement**

En revanche, ce qu'il écrit sur l'affaire de l'assassinat de Rudolf Klement, ancien collaborateur de Trotsky, membre du secrétariat du mouvement pour la IVe Internationale, disparu de son domicile le 14 juillet 1938, et dont les débris ont été retrouvés dans la Seine, nous rapproche peut-être de la vérité.

Tous les camarades de Klement ont attesté après sa mort qu'il était particulièrement lié à un jeune Juif lithuanien. Soudoplatov assure qu'un de leurs agents qui répond à cette description — du nom d'Alexandre Taubman —, était personnellement lié depuis des mois à Klement dont il fait son « *collaborateur* », ce qui est faux.

C'est Taubman qui, sous le prétexte d'un dîner entre amis attira le 14 juillet Klement dans un guet-apens au Quartier latin. Là, dans un appartement du boulevard Saint-Michel, il aurait été poignardé par deux agents de Staline, un ancien officier turc, tueur de profession, et un Russe du nom d'Aleksandr Korotkov, son cadavre coupé en morceaux et jeté dans la Seine.

### **L'affaire Agabékov**

C'est à ces deux derniers duettistes que Soudoplatov attribue aussi l'assassinat d'un agent des services agissant sous la couverture diplomatique, Agabékov, dont il assure qu'il était « *proche de Jacob Blumkine*,

démasqué comme sympathisant de Trotsky ». Nous parlerons plus loin de Blumkine. On sait qu'il ne fut jamais « démasqué » sur le plan politique car il s'était ouvertement déclaré comme oppositionnel à ses chefs.

Agabékov n'était pas un politique comme Reiss et Klement, mais un aventurier que certains ont accusé d'avoir collaboré à l'élimination de Blumkine... Il n'était pas l'ami, mais l'ennemi de Blumkine dont il fut l'un des accusateurs.

Les trois hommes ont selon lui été décorés et Taubman, devenu Semionov, fit des études d'ingénieur chimiste, mais continua à servir le NKVD notamment en Palestine fondant un réseau à Haïffa. Korotkov fit une belle carrière, témoigna à charge contre Béria, devint général et mourut en 1968 d'une crise cardiaque au cours d'une partie de tennis.

### **L'Affaire Koutieпов**

Le général blanc Aleksandr Koutieпов, enlevé en plein Paris en janvier 1930, fut bel et bien victime d'agents soviétiques : un fait historique qui n'avait pas encore été confirmé côté tueurs. Il s'agissait pour les hommes de Staline de s'assurer le contrôle de l'association d'officiers blancs qu'il dirigeait.

L'affaire ne fut pas confiée à Soudoplatov mais à son collègue des « Missions spéciales », Iakov Sérébriansky, chef de ce qu'on appelait dans le milieu « la bande à lacha », un ancien terroriste s.r. selon lui.

Il ne donne aucun détail, même pas sur la participation à l'affaire du futur député PCF et « agent » Maurice Honel, connue et reconnue en France. Les éléments qu'il donne sur la mort du général en France, juste après son enlèvement et avant le moindre transfert, étaient déjà connus par les livres d'agents passés à l'Ouest.

Le dossier d'Orlov avait fait connaître aussi que le vol, en novembre 1937, des archives de Trotsky déposées rue Michelet, était l'œuvre de la « bande à lacha ».

### **L'Affaire Miller**

En ce qui concerne l'enlèvement à Paris, le 26 novembre 1937, du général Evgenii Miller, successeur de Koutieпов, Soudoplatov écrit ce que nous savions déjà, à savoir que l'affaire avait été montée sous la direction personnelle de Spiegelglass et réalisée par le général blanc et agent du NKVD Nikolaï Skobline.

Il confirme que Skobline, démasqué par les précautions de Miller, s'affola et se réfugia à l'ambassade, et qu'il fallut fréter un avion privé pour lui faire quitter la France pour l'Espagne où il aurait finalement été tué à Barcelone au cours d'un bombardement aérien. Il assure que le général Miller, lui, fut bien transféré clandestinement par mer à Moscou, comme on le pensait, qu'il eut à y subir de durs interrogatoires et fut finalement liquidé.

Il indique aussi que, dans le scénario pour prendre au piège le général Miller, les rôles des deux « représentants allemands » que Skobline avait assuré vouloir lui présenter pour l'amener au rendez-vous fatal étaient joués par deux agents importants, Spiegelglass et le « résident » à Paris Kislov.

Enfin, assurant qu'il n'a rien trouvé dans les dossiers qu'il était sans doute le seul à pouvoir consulter, il lave Skobline du soupçon d'avoir été en même temps lié à l'espionnage allemand et blanchit comme une innocente agnelle sa femme, la célèbre chanteuse Plevitskaia, condamnée aux travaux forcés par un tribunal militaire français et morte en prison en 1944.

### **L’Affaire Blumkine**

Bien entendu, Soudoplatov ne parle de l’affaire Blumkine que par oui-dire. C’est ce qui explique qu’il le fasse venir à Istanbul en 1930 alors qu’il avait été fusillé l’année précédente. à Moscou !

On sait que Iakov Blumkine, ancien terroriste s.r. s’était rallié aux bolcheviks, personnellement attaché à Trotsky dont il fut un des collaborateurs militaires avant d’entrer dans le service secret de l’armée, le 4e bureau, qui l’embaucha alors en toute connaissance de cause.

De passage à Istanbul, au retour d’une mission, Blumkine, on le sait, rendit visite en août 1929 à Trotsky lequel le chargea d’un message pour ses amis d’URSS. Selon la version de l’époque, en provenance d’un oppositionnel du GPU, du nom de Rabinovitch, il aurait été dénoncé par Radek à qui il s’était confié sans avoir compris la profondeur de son reniement. Selon une version postérieure, il serait tombé follement amoureux de l’agente Lisa Zaroubina qui l’aurait donné à ses chefs après avoir obtenu ses confidences après son retour en URSS.

La version Soudoplatov est hautement sophistiquée. Il assure en effet d’abord que Lisa était mariée à Blumkine depuis le début des années vingt. Ensuite qu’ils étaient venus ensemble à Istanbul pour vendre des manuscrits d’une valeur inestimable et que Blumkine avait détourné une partie de l’argent de leur vente au profit de Trotsky. Moralement scandalisée, la jeune espionne avait alors dénoncé son mari qui fut passé par les armes.

C’est l’année suivante que la jeune et belle veuve, précise Soudoplatov, épousa son collègue Zaroubine qui lui ouvrait une brillante carrière dans l’espionnage soviétique à l’étranger.

Sans doute quelques détails sont-ils ici exacts, mais l’affaire de l’argent des manuscrits donne évidemment, comme les « *indélicatesses* » attribuées à Reiss, une tournure de « *droit commun* » à l’affaire Blumkine qui était avant tout politique.

### **L’Affaire Nin**

Alors que le dossier d’Orlov donne d’importantes informations et des détails vérifiables sur l’assassinat à Alcalá de Hénarès du dirigeant du POUM ex-dirigeant de la CNT, puis du PC espagnol et de la Profintern, Andrés Nin, Pavel Soudoplatov, dans les développements qu’il lui consacre, mentionne son assassinat sans rien en dire. Il écrit même cette phrase totalement incompréhensible pour qui connaît le dossier de l’affaire Nin en Espagne — il n’en manque pas depuis le film *Operation Nikolaï* —, une bourde révélatrice de l’ignorance crasse de ses collaborateurs :

*« Orlov réussit à publier un pamphlet anti-trotskiste sous la signature d’Andreu Nin, un homme qu’il avait fait abattre par son équipe de tueurs, sur ordre de Staline. Orlov écrivit ce pamphlet dans le but de discréditer Trotsky, pour donner à croire que Nin, qui avait dans le passé, été secrétaire de celui-ci, avait changé de camp en raison des échecs et des trahisons des trotskistes en Espagne. C’était un morceau de désinformation très réussi (souligné par moi, PB) dont lejov rendit compte directement à Staline ».*

On croit rêver devant ce « *pamphlet* » inventé de toutes pièces et qui, de toute façon, eût été si profondément stupide qu’on ne peut l’imaginer ; même pas « *très réussi* ».

### **L’Affaire Sedov**

Comme Orlov, et contrairement à ce qu’il avait lui-même déclaré devant les caméras de la TV soviétique, Soudoplatov innocente les « *services* » du meurtre de Sedov. Est-ce une raison pour le croire ?

Bien sûr que non. Les dossiers, nous dit-il, ne comportent rien qui permette d'étayer cette accusation. On veut bien l'en croire. Au contraire, ils comportent des aveux selon lesquels Sedov n'a pas été assassiné, des aveux extorqués par la torture, parfois par des mois de torture, comme Spiegelglass qui maintint pendant huit mois que les services avaient bien tué Sedov et n'« avoua » qu'après une longue résistance.

Comme Orlov d'ailleurs, Soudoplatov ne dissimule pas que l'une des pièces de l'accusation montée par Béria contre Ejov était que, contrairement à ce qu'avait dit ce dernier, ses hommes n'avaient pas tué Sedov. Le fait qu'il ait fallu les torturer pour leur arracher « l'aveu » qu'ils ne l'avaient pas fait, n'est-il pas un sérieux indice du contraire ? Cela ne semble pas le gêner.

Là encore, comme dans une série d'autres circonstances, et dans le ton général du livre d'ailleurs, Pavel Soudoplatov manifeste une indéfectible fidélité à Béria. Cela doit-il faire preuve pour nous comme pour les kaguébiistes retraités ?

Il est incroyable que des spécialistes aient pu considérer que Sedov n'avait pas été assassiné puisque Soudoplatov ne l'écrivait pas, d'autant plus qu'il l'avait dit à la TV de Moscou quelques mois auparavant.

### **L'Affaire Trotsky**

Ce qu'il dit enfin de l'assassinat de Trotsky donne des raisons supplémentaires de douter de la valeur de ses « témoignages ». C'est ainsi qu'il écrit : « Notre meilleur agent, Maria de la Sierra, que nous avons réussi à faire engager par Trotsky en Norvège et qui était encore avec lui au Mexique ».

Il donne ensuite quelques détails, dont le nom de code d'Africa. Il se trouve pourtant que nous connaissons bien la vie de Trotsky en Norvège et au Mexique et son entourage dans ces deux pays. Dans le premier, il n'a pas de secrétaire et aucun personnel de maison après l'expulsion de van Heijenoort et le départ de Frankel. Aucune des personnes de la maison du Mexique ne s'était trouvée en Norvège. Aucune n'échappe à notre regard pendant la guerre (sauf d'épisodiques relations éventuelles avec la cuisinière) et ne peut être cette femme, « personnage de légende » qui fut « parachutée derrière les lignes allemandes ».

Nous avons pensé que, s'il y avait eu un agent de Staline en-dehors de Mercader à Mexico, ce qui est tout à fait possible, son rôle et sa place n'étaient pas ceux que Soudoplatov prétend attribuer à son agent Africa et que le plus vraisemblable est qu'elle assura les liaisons radio sans se montrer à la maison de Coyoacán. L'idée était bonne.

Nous avons retrouvé dans le livre de Pons Prades sur les Espagnols pendant la deuxième guerre mondiale, une guérillera espagnole, membre du noyau partisan parachuté par le NKVD en Ukraine et attachée à son commandement sur place, qui fut couverte de décorations comme la personne mentionnée par Soudoplatov. Là, elle se nomme Africa de las Heras. Mais il n'y a pas le moindre doute : elle était radiotélégraphiste. La valeur d'un témoignage se trahit parfois dans les détails et l'on est tout de même un peu surpris que, pour les dollars qu'ils ont touchés, Mr et Mrs Schechter, les « présentateurs » des mémoires n'aient pas cherché à vérifier les dires de leur « témoin » — ce qui ne prend que quelques minutes à quelqu'un d'informé.

N'entrons pas plus avant dans les détails. On est tout de même surpris du prétendu récit fait par Mercader à Soudoplatov sur le meurtre : l'assassin aurait invoqué devant les policiers et les juges son amour pour Sylvia Ageloff contrarié par Trotsky pour justifier son acte, ce qui n'apparaît dans aucun des documents de l'enquête mexicaine, et notamment, ni dans la lettre préparée d'avance qui fut trouvée sur lui, ni dans ses faux aveux devant policiers et juges.

## **L’Affaire Kirov**

C’est seulement sur l’affaire Kirov que Soudoplatov — en accord d’ailleurs avec les dernières recherches en URSS, ceci explique peut-être cela — donne des réponses vraisemblables. Pour lui, si Staline a exploité comme on sait le meurtre de Kirov pour généraliser la terreur, il n’en fut pas l’organisateur. L’assassin, Nikolaïev, était un déséquilibré et il a tué Kirov pour la simple raison que celui-ci était l’amant de sa femme.

Bien sûr, derrière les développements de Soudoplatov, on peut percevoir son hostilité à Khrouchtchev qui, sur la scène soviétique, fut le promoteur de l’idée selon laquelle Staline fut l’assassin de Kirov. Toute l’affaire fut selon lui manipulée par Iagoda afin de permettre l’exploitation que souhaitait Staline. La vérité a donc été dissimulée pour des raisons politiques. Le fait que l’enquête diligentée par Khrouchtchev n’ait pas donné lieu à la publication d’un rapport dont on connaît pourtant l’existence, semble une confirmation de la thèse de Soudoplatov. Il aurait ainsi raison, sur ce point, avec l’air du temps.

## **Un maigre Bilan**

Que nous apprend donc finalement Soudoplatov ?

Que des hommes ont été tués par des agents de Staline dont nous savions déjà qu’ils l’avaient été par eux ? Il donne les noms de certains, largement inconnus, ce qui n’apporte rien. Il défigure et salit les victimes, faisant passer Blumkine et Ignace Reiss pour des voleurs et leurs dénonciateurs pour d’honnêtes gens. Il fait semblant de prendre pour argent comptant les aveux obtenus sous la torture de tueurs aux mains d’autres tueurs.

Il ment pour peaufiner la figure de son maître Béria aux yeux des apparatchiki ses pairs. Il ment pour se justifier, se protéger, régler ses comptes, toucher des droits d’auteur aussi sans provoquer pourtant de représailles sérieuses ni soulever d’affaire d’Etat. Mais il dit la vérité quand il assure que Staline suivait pas à pas toutes les tâches criminelles de ses services.

Quel rapport avec la vérité ? Très ténu en vérité bien entendu, sauf l’auto-portrait de tueur qu’il trace involontairement en se racontant, fonctionnaire du crime, en décrivant le fonctionnement de l’officine bureaucratique Murder Inc, la façon dont on transmettait les ordres ou dont on rendait les comptes dans cet univers où l’assassinat était la tâche quotidienne, les relations familières et le poids de la peur aussi, avec ceux qui décidaient, les Maîtres de la Mort.

Un témoignage parfaitement inconscient et tout à fait accablant sur le stalinisme, au cœur de l’appareil de la terreur.